

# L'art triste ne dure jamais qu'un été

Autor(en): **Lezzi, Sigfrido**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Ingénieurs et architectes suisses**

Band (Jahr): **117 (1991)**

Heft 15-16

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-77626>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# L'art triste ne dure jamais qu'un été

Dans l'effervescence des festivités du 700<sup>e</sup> anniversaire de la Confédération, la ville de Neuchâtel s'est vu attribuer la difficile tâche de représenter l'architecture. Et donc, depuis le 6 juin, elle en est le symbole pour le Suisse moyen – ou tout au moins présente-t-elle l'architecte et quelques-unes de ses aspirations –. Sous cet angle, on ne peut que rendre hommage aux organisateurs d'une manifestation dont il ne faudrait pas sous-estimer l'importance, ni négliger la somme de travail fourni pour cette occasion; dans une initiative qui, au-delà des remarques qui pourraient être développées ici, reste tout de même d'un certain intérêt.

Pour cela, un parcours est proposé au travers de cette petite ville. Ponctué par les interventions d'architectes dans la fleur de l'âge – ou, à défaut, la fleur à la boutonnière –, il est établi à l'intention d'une multitude de héros inconnus qui trouveront dans cet itinéraire une occasion de furtives rencontres et quelques raisons de se créer d'éventuelles expériences, ou histoires, des semblants d'aventures toutes personnelles que l'on pourrait peut-être imaginer comme autant de miniséries noires (relevons qu'il ne doit pas exister beaucoup de « polars ruraux »...).

C'est un Grand Tour dans l'univers neuchâtelois, dans une espèce de grande fresque pittoresque où la Ville serait mise en scène, nous dévoilant quelques propos d'architectes contemporains: comme autant d'occasionnelles révélations, d'intentions manifestes pour certains, emblématiques pour d'autres.

Les visiteurs sont ainsi orientés vers des espaces qui devraient être révélateurs de l'image de Neuchâtel, dans une convergence vers ce qui pourrait être une considération de l'essentiel de la Ville, un épannelage de ses espaces et de ses dimensions, à valeur didactique. Qui pourrait laisser croire que l'on cherche ici à conforter l'idée que cette cité est décidément très très belle.

Cela dit, la mise en présence des idéaux de ces quelques architectes avec un très large public n'est somme toute pas chose courante. D'un côté les premiers, avec leurs particulières interprétations et leurs espoirs encore entiers, et de l'autre cette population qui, finalement, ne retient trop souvent de l'architecture que cette image sans doute la plus facile d'accès au grand nombre: une perception de stéréotypes formels, figés, et la construction comprise pour l'essentiel comme un facteur économique.

Et c'est là certainement un moment

privilegié pour sensibiliser le quidam sur différentes questions relatives à cette discipline, et, par là même, l'occasion d'en soulever quelques autres à l'intention de la profession, quant aux rapports qui sont entretenus aujourd'hui entre l'architecture et la Ville proprement dite, où de celles relatives à la manière d'envisager la profession d'architecte.

Toutes ces interventions auraient pu nous fournir ici l'occasion de procéder à un bilan de ce que devraient être les préoccupations, les intérêts et autres réflexes de nos architectes: déterminer une ébauche des tendances, des courants d'idées. La difficulté de pratiquer un tel développement et de chercher à établir ces connexions est ici très vite perceptible, alors même qu'il ne pouvait s'agir en l'occurrence que d'une tentative momentanée, sans qu'on veuille par là chercher à tirer des conclusions trop hâtives, par trop sommaires. On est confronté là à une espèce d'éclectisme des propos.

Malgré cela on peut tout de même tenter d'avancer ici quelques hypothèses, identifiant dans un premier temps tous ceux qui auront agi sur la réinterprétation des éléments construits ou constitutifs de la Ville, qu'ils auront tenté de réactualiser où voire de reformuler, puis ces quelques autres qui auront fourni des objets plus abstraits, aux réflexions plus autonomes et moins directement identifiables par rapport à l'espace dans lequel ils sont envisagés. Voir une attitude paradoxalement plus marginale, de Cavadini-Arnaboldi qui, eux, s'attachent à la prise en compte d'un espace de la Ville proprement dite, cherchant par là à identifier les traces et la mémoire de ce Lieu qui seraient susceptibles de déterminer leur intervention. Il est paradoxal que cette réflexion soit marginale, alors même que l'on pourrait la déterminer comme étant d'une logique de continuité; cette réflexion semblerait s'insérer dans une approche pouvant être des plus communes en milieu urbain.

Le caractère éphémère de ces interventions incite peut-être à une certaine propension à cette espèce d'éclectisme, dans une sorte de fête foraine des idéaux de l'architecte où l'on pourrait croire par moments entendre, au milieu des bruits et grincements des objets, au loin, quelques notes d'un instrument manipulé par Yvette Horner, ou quelque odeur de friture... sur l'appareil – la longueur d'onde ne semble pas avoir été la même pour tout le monde, où le grave et le sérieux de quelques-uns des intervenants se trou-

vent parfois confrontés à l'ironie de quelques autres, et le statut de l'architecte le dispute quelquefois à celui de l'artiste.

Mais ce pourrait être là aussi un indicateur d'une tout autre nature, nous renseignant sur le caractère fragmentaire des idéaux, qui ne supporteraient plus d'être définitivement insérés dans un canevas idéologique, non exhaustif.

Dans ce contexte, certains n'auront pas hésité non plus à recourir à des moyens qui semblent difficilement conciliables avec cette définition du momentané dont il est question ici. Ils voulaient sans doute démontrer par là l'incapacité de la construction éphémère à être considérée comme un sujet d'expérimentation de l'insertion et du remodelage des espaces de la Ville, insinuant peut-être que la monumentalité serait une logique incontournable. On sait pourtant que Bernini, quant à lui, procédait à l'essai de quelques-unes des parties de ses constructions d'abord sur l'architecture de fête, en bois, en tissu et en plâtre.

D'autres encore veulent interpréter le rôle de l'architecte comme étant spécifiquement dévolu à combler quelque interstice dans la structure urbaine, par le biais d'un beau design de surface, voire par la mise en place dans cette situation d'un bel objet, dans une sorte de logique très ponctuelle et susceptible, comme telle, de résoudre naturellement toute problématique...

A ces réflexions on pourrait encore ajouter quelques propos sur les interventions qui pourraient apparaître comme les plus extrêmes, comme celle de Luthi-Burkard pour le bord du lac ou celle de Magginetti, qui eux au moins auront mis en évidence une certaine ambiguïté: celle de la réelle difficulté de l'architecte à maîtriser et influencer véritablement aujourd'hui le développement de la Ville proprement dite, développement qui semblerait aujourd'hui bien plus du ressort du politique, des talents de négociateurs plutôt que de la recherche de compréhension du développement de la forme de la Ville. Ou encore, réussissant par là à identifier des limites de la manifestation elle-même, l'intervention n'aura pas su échapper au piège de la présentation de la ville de Neuchâtel comme un lieu très plaisant et aux couleurs chatoyantes: de la belle carte postale, dans un parcours pour pères de famille endimanchés, qui accentue peut-être trop une certaine sensation de ville à l'abri de toute problématique urbaine, de toutes dissensions... et la bêtise de quelque vandale, détruisant en une nuit bien des idéaux aura

malheureusement prouvé la difficulté d'une telle approche.

Incitant une perception qui pourrait logiquement amener la conclusion que ces interventions devraient finalement renforcer quelques certitudes: sur la conservation à outrance et sur la défiance à l'égard de l'architecture qui a moins de 50 ans d'âge.

A l'école d'architecture de l'EPFL, le professeur Mario Bevilacqua n'a pas été insensible à cette problématique. Le thème du travail de semestre de son atelier s'est attaché à susciter la réflexion des étudiants sur la conception d'un parcours dans la Ville en fête. Et là, on s'aperçoit très vite que le choix du fragment considéré est d'une importance aussi grande que le développement de l'idée même de l'intervention. Car sans un minimum de pertinence de l'insertion dans une vision d'ensemble, même éphémère, la beauté ne peut être somme toute qu'une flatulence sifflotante... (entendue dans l'eau bien sûr).

Ce numéro de *IAS* comporte en outre une présentation de quelques pavil-

lons conçus à l'intention de l'Exposition universelle de Séville, notamment celui de la Suisse, œuvre de Vincent Mangeat. A l'énoncé de cette intention, et apprenant la présentation du travail de l'architecte nyonnais, un interlocuteur nous fit la suggestion de prévoir à cet effet un avis nécrologique, ce qui pourrait apparaître comme pertinent lorsque l'on connaît les déboires des pavillons présentés ici et qui se retrouvent dans cette même situation de « mort clinique », excepté le pavillon français qui, lui, sera construit, semble-t-il.

Mais mis à part cet humour un peu noir, il semble intéressant de confronter pour une fois quelques-uns de ces pavillons. Et dans cet exercice celui de Auer et Weber pour la RFA est sans doute celui qui devrait susciter ici le plus d'intérêt, car c'est peut-être celui qui représente au mieux la conjonction entre deux approches: l'éphémère compris comme un sujet d'expérimentation et la mise en place d'une image assez forte pour susciter un intérêt immédiat, la construction qui est com-

prise comme ce processus d'assemblage des matériaux; un propos sur lequel Lissitzky parlait comme d'un assemblage de couleurs. C'est la conception d'un objet qui ne soit pas identifiable qu'au travers de sa seule symbolique ou d'une gestuelle qui tiendrait seulement des coulisses de l'exploit, mais où une certaine place est faite à l'architecture proprement dite, en tant qu'ensemble de rapports, de rythmes, de volumétries, de spatialité et de matériaux.

Axé sur la perception d'images aussi fugitives que temporaires, ce numéro de *IAS* pourrait en fait aboutir à une lecture de l'architecture comprise comme un phénomène finalement très ponctuel et momentané, énonçant que la persistance est affaire de subjectivité, d'interprétation, conduisant au sentiment que tous ceux qui tentent désespérément de construire pour l'éternité ont perdu d'avance.

Sigfrido Lezzi

